

Le moulin

Comment le faire revivre pour vous, alors qu'il est actuellement si dégradé?



Ici, je suis (3ans environ) dans les bras de ma tante Jeanne, soit Madame René Wolff. Nous sommes sur la passerelle surplombant les vannes et la grande roue actionnant le moulin. A droite, au premier plan, est la source, captée au centre du déversoir, dont nous puisions l'eau très pure pour notre consommation.

A cette époque, l'allée descendant de la route d'Aulnay était empruntée par les cultivateurs des environs amenant leur moisson de blé à la mouture, ou par les exploitants des champs situés rive gauche du Fion. Coupée par la déviation, elle est en partie retournée à la nature et le chemin d'accès actuel est en fait l'ancien « Chemin du Four » et non du Bourg comme indiqué par erreur sur les plans cadastraux les plus récents. Partant de là, ce chemin traversait la route d'Aulnay et s'enfonçait dans les terres en une légère courbe, puis se prolongeait après l'actuel bord nord du « lotissement Commandant Dupuis » par une nouvelle et ample courbe en direction de la boulangerie, ancien four banal depuis la nuit des temps! Il avait alors le nom de « Chemin du Moulin ».

Rive droite du Fion, direction Aulnay, était un petit chemin, respecté par la déviation, qui, à l'époque de ma jeunesse, était chaque année l'objet de

soins attentifs. Il fallait réparer les dégâts causés par les rats d'eau et autres animaux aquatiques. Alors, mon père, mon oncle, le garde-moulin et Gilbert (le fils de nos plus proches voisins) allaient consolider les berges, obstruer les brèches, mais aussi nettoyer le petit déversoir alimentant La Roise: petit bassin triangulaire qui autrefois servait au rouissage du chanvre.

Dans mon jeune âge, il était toujours bien en eau, mais ne servait plus que de miroir aux énormes boutons d'or fleurissant sur ses berges escarpées. Mon Grand Père avait fait installer des drains afin de faciliter le passage de cette eau vive vers des fossés qui, contournant les bâtiments par l'ouest, clôturaient agréablement cette partie du terrain.

Franchissons le pont.

A droite, après la descente longeant le bruyant déversoir, on trouvait les cabanes des lapins puis la « rang » à cochons; ensuite une pente douce conduisait à une plage (!) permettant aux animaux de la basse-cour et autres de s'abreuver. Venait alors le verger avec au centre un énorme pommier dont le tronc très court permettait une cueillette facile de ses grosses et fondantes « pommes des moissons ». Plus au fond, une aunelle avait poussé au bord de la rivière, deux grosses racines formaient un triangle et l'arbre par lui-même était légèrement en surplomb de la rivière. Alors, je disais que c'était mon bateau et j'y transportais couvertures, livres et poupées, escortée de mon chat Tintin. J'y contemplais tout à mon aise le jeu des feuilles, les rides et les reflets de lumière sur l'eau. J'y entendais le chant des oiseaux et admirais les si jolis martins-pêcheurs qui nichés dans la berge d'en face, plongeaient dans l'eau tels des éclairs et en ressortaient un poisson dans le bec.

A droite du pont était le jardin parallèle au Fion. Il nous accueillait avec des chèvrefeuilles odorants, de frêles rosiers du Bengale, des lilas et toutes ces fleurs rustiques ou sophistiquées que ma mère soignait avec amour. C'était ensuite une ligne d'oseille... si accueillante pour les œufs de Pâques! Derrière venaient les légumes, puis au fond à gauche un énorme pied d'angélique. A droite de la porte, c'était le royaume des groseilliers, des cassis et framboisiers.

La porte conduisait à une peupleraie bordée au sud de très vieux saules tout courbés mais dont les rejets printaniers faisaient la joie des lapins.

Après le Chemin des Postes, c'était la plaine s'élevant doucement jusqu'à la route nationale.

Si vous regardez à nouveau la photo débutant cette quête aux souvenirs, vous voyez le mur sud des bâtiments. Ce sont des murs énormes défiant les siècles; ils s'élèvent jusqu'à la hauteur des plafonds du rez de chaussée. On entre par une porte ...autrefois Louis XIII.

Se présentent alors deux options: à gauche le moulin, à droite le logement. Entrons.

Trois choses tout de suite interpellent le regard.

L'énorme poutre maîtresse qui comme le plafond est recouverte de frisette de sapin (les vibrations du moulin interdisant le plâtre), en second lieu regardons la belle et vaste cheminée aux jambages de pierre ornés de volutes avec au fond une taque Louis XIV authentique (y est-elle encore?). Ouvrant sur cette salle, nous avons successivement: la descente de cave, une chambre puis la cuisine avec une porte donnant sur l'arrière du bâtiment et là compte-tenu de la déclivité du terrain, l'on se trouve devant un escalier à descendre pour se retrouver au niveau du sol. On a alors accès aux impressionnantes fondations de l'édifice, qui, d'après l'Abbé Gillet remonteraient au XII^{ème} siècle et résulteraient d'une implantation monastique, sans qu'il ait pu obtenir de précisions. Là, de plain-pied, nous avons ressert à légumes et conserves, fruitier etc. Une porte et quelques marches plus bas, c'était « le Roi de Fosse », c'est à dire l'emplacement où arrivait l'arbre de transmission de la force motrice de la roue qui allait actionner le moulin. Un bâtiment datant de 1920, toujours existant, renfermait ce que dans ma prime enfance, j'appelais paraît-il « le Gros Poum ». C'était un moteur à gaz pauvre, appellation dont j'ignore la signification! Ce mastodonte ressemblait à une locomotive avec sa cheminée mais dont on avait supprimé la partie inférieure. Lorsqu'il était en service, cet engin faisait un bruit infernal et lors des jets de fumée, il émettait les fameux poums retentissants. Il était là pour suppléer au manque de force de la chute d'eau lors d'éventuelles sècheresses.

Mais remontons à l'appartement qui comprenait encore une grande

chambre à la cheminée de marbre rose et aux boiseries Louis XVI, derrière lesquelles était une alcôve. On accédait à une autre chambre en angle par un escalier de deux marches, dues au fait que cette pièce est située au dessus d'un endroit assez mystérieux dont nous n'avons jamais su la destination première. C'était côte à côte et de même dimension (3 mètres de long environ) deux espèces de couloirs voûtés en demi cercle, ne menant nulle part et sans porte. Nous y entreposions dans l'un la réserve d'huile, essence etc... et dans l'autre le charbon.

Entrons au moulin maintenant. En rez-de-chaussée, il y avait le nettoyage. C'était un énorme tube perforé et tournant dans lequel passait le grain pour s'épurer avant mouture. Transporté au premier étage par un système de chaîne à godets, le blé passait alors dans les convertisseurs, sorte de grosse cuisinière en fonte noire, avec accès par une porte de four à de puissants cylindres d'acier munis d'aiguilles acérées et très fines qui, tournant en sens inverse l'un de l'autre, écrasaient le blé pour le réduire en farine. D'autres chaînes à godets transportaient cette farine mêlée de son au deuxième étage vers les bluteries.

Sur un bâti de bois de 1,50 mètre de diamètre environ et de 4 à 5 mètres de longueur était tendue la soie de bluterie de plus en plus fine en partant de la semoule pour finir par la farine de gruau. Cet appareil étant incliné, le son s'évacuait par un orifice situé au bout du tambour. *Précisions:* Les soies étaient collées sur les montants de bois à l'aide de colle de farine, très efficace, et la soie sauvage de grande finesse était une spécialité d'une maison de fourniture pour la meunerie répondant au nom de Tripette et Renaud fils.

Au premier étage, il y avait encore les anciennes meules de pierre. Elles ne tournaient plus que pour écraser « la colée » constituée par les fonds de grange ou « soutry » que les cultivateurs apportaient lors de la préparation des granges en vue de l'accueil de la nouvelle moisson. Cette farine grossière était en général destinée à la nourriture des porcs. Ces meules dont le mordant s'était usé au cours du temps, il fallait les rhabiller. Rhabilleur de meules était un métier. Celui qui venait chez nous habitait Sommesous et s'appelait Brondel. Il chiquait un tabac très fort qu'il extrayait d'une blague en caoutchouc rouge se refermant automatiquement.

Elle me fascinait. Avec son équipe, munis de lunettes de protection et d'un marteau coupant de chaque côté, ils recréaient les aspérités usées. Afin de s'assurer de l'efficacité de leur travail, ils enduisaient la face de la meule de base de « craie rouge », soit un énorme bâton de pommade que l'on poussait par le fond de son tube. La deuxième meule mise en action devait se teinter à son tour, prouvant l'efficacité de la remise en état. Cette craie rouge était à base de suif et de sang de mouton...et elle sentait très mauvais.

A cette époque, le bâtiment doté de 3 étages et d'un toit à la Mansard avait



fière allure; le voici représenté par André Des Gachons en 1920.

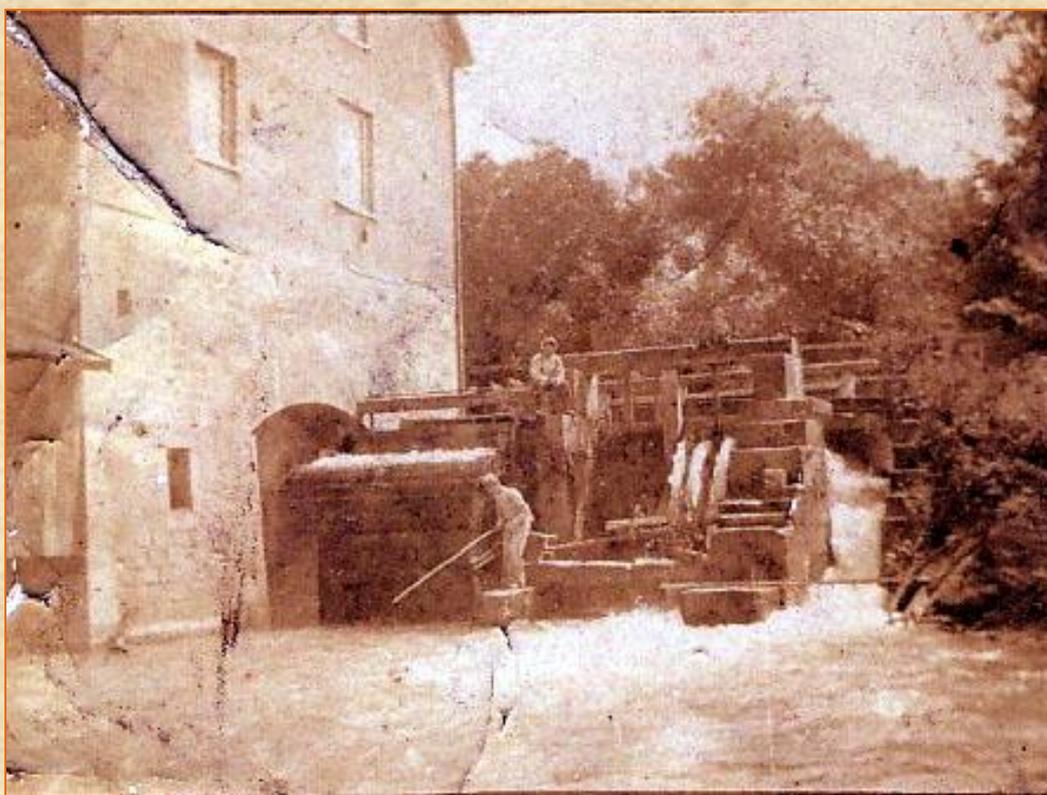
Il me faut encore parler des livraisons de farine. C'était le travail de mon oncle. Outre La Chaussée, les Lallement de Cheppes, différents boulangers de Châlons, nous livrions ceux de Coole et de Bassu. Bassu! Un jour, mon oncle que j'avais accompagné, m'ayant oubliée, dut venir me rechercher avec l'auto...qui ne faisait pas du 90 à l'heure! Ce fut ma dernière escapade du genre à mon grand regret.

Ce camion dans lequel j'adorais monter, j'annonçais fièrement que je savais le conduire! De Songy à Coole, la route actuellement si dénudée s'élevait, non goudronnée, au milieu des sapins qui formaient une voûte de verdure embaumant la résine. Alors, on ne risquait pas de rencontrer quelque bolide. Mon oncle m'installait entre ses jambes et mes mains sur le

volant- les siennes le tenant fermement un peu plus haut- j'avais l'impression que j'étais le chauffeur de cet engin dont les phares (années 1920) étaient encore à l'acétylène. J'aimais voir la préparation...qui sentait affreusement mauvais! On sortait des phares des espèces de cassolettes de métal dans lesquelles on déposait du carbure de calcium et de l'eau, ce qui déclenchait une réaction dégageant de l'acétylène. Vite, il fallait couvrir d'un dôme percé au sommet par un petit tube d'où sortait le gaz que l'on enflammait.

Revenant de l'école, je m'arrêtais à la ferme Gueusquin dont j'ai déjà parlé et nantie du pot à lait, je rentrais par le bois, un petit chemin aujourd'hui retourné à la nature. A l'automne, un ami m'escortait, faisant retentir son rire moqueur: ouh ! ouh ! ouh ! C'était un Grand Duc... Ma mère en avait une peur bleue!

Mais y-a-t-il encore des Grands Ducs dans les bois de Coulmier?



Christiane Wolff

Texte écrit en 2005 ? 2006 ?

